

Note

« Du relatif dans les sciences sociales »

Fernand Ouellet

L'Actualité économique, vol. 61, n° 2, 1985, p. 280-283.

Pour citer cette note, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/601333ar>

DOI: 10.7202/601333ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Du relatif dans les sciences sociales

Fernand OUELLET
Université d'Ottawa

Le professeur Jacques Henripin se dit piqué par mon étude concernant le calcul des taux de natalité, de nuptialité et de mortalité au Québec pour la période antérieure à 1850. Je le comprends puisque sa conception de l'idéologie, étant tout à fait différente de la mienne, il voit derrière ce mot quelque chose de foncièrement négatif, presque pervers, en tout cas, dangereux qui, lorsque le savant en est contaminé, corrompt nécessairement son oeuvre. Pas question alors d'accorder le moindre crédit aux perspectives idéologiques et aux interrogations pertinentes qu'elles peuvent susciter. C'est pourquoi, à ce sujet, il se laisse aller à parler de diabolins, de passions sournoises, de géhenne et de démons. Évidemment, tout cela pour dire que mon analyse des interprétations de ceux qui se sont intéressés à la croissance naturelle de la population canadienne-française d'avant 1850 était le fruit d'une imagination débridée et que je n'avais pas compris ce qui saute aux yeux: c'est que lui-même est et a toujours été de la «plus affligeante pauvreté idéologique».

Décidément, nous voguons dans l'inusité. Car, pour ma part, j'ignore si ce modèle d'homme existe vraiment: un individu qui serait presque coupé de l'univers des valeurs, et, par conséquent, imperméable aux forces suggestives et contraignantes des idéologies. Je ne sais pas non plus si un être ainsi désamorcé pourrait même atteindre à la plénitude scientifique à laquelle il aspire. Naturellement, en réagissant de cette façon, le professeur Henripin veut dire autre chose: en particulier, qu'il a été capable en raison de cette rare puissance d'objectivité qui est la sienne, d'aborder presque sans préjugés, en se laissant guider uniquement par *l'éclat des faits et de la vérité*, cette question de la natalité, alors que celle-ci faisait l'objet dans la société québécoise de débats prolongés et souvent virulents auxquels le professeur Henripin a peut-être été mêlé lui-même. Je n'irai pas jusqu'à lui demander ce qu'est un fait. Cela nous conduirait sans doute jusqu'à Auguste Comte.

Mais je tiens quand même, en étant le plus succinct possible, à relever certaines affirmations qu'il fait au sujet de mon texte. Ainsi, après avoir déclaré qu'il était un homme presque sans passion idéologique, il prétend, ce dont je ne doute aucunement, qu'il connaissait depuis les bancs de

l'université de Paris non seulement la théorie de la transition démographique mais les faits irrécusables sur lesquels elle repose. À cet égard, il dit: «Encore une fois, ce n'est pas une question d'idéologie: il s'agit là de faits irréfutables, élémentaires, observés dans tout le monde occidental, y compris le Québec». Il ajoute un peu plus loin pour convaincre le lecteur du caractère exclusivement rationnel de son propre fonctionnement: «On n'a pas à y croire ou non: ils sautent à la figure!» En somme, il y a des périodes où les faits sautent à la figure et d'autres où ils font des pirouettes! Il n'en reste pas moins que, pour rendre compte de ces faits qui sautent à la figure, dont la véracité éclate de toutes parts, Henripin a néanmoins été obligé d'utiliser un concept qui lie cette baisse de longue durée de la natalité et de la mortalité à l'idée de *modernisation*. Qui, en l'occurrence, oserait dire que cette théorie de la transition démographique ainsi articulée est éclatante et définitive au point d'être exempte de tout présupposé idéologique?

Toujours est-il que, dans son article de 1972 signé avec Péron, Henripin recourt à cette même théorie pour non seulement analyser les faits démographiques à l'âge de la transition proprement dite mais, quoi qu'il en dise, même pour remettre en question *les faits et les interprétations* relatifs à la démographie québécoise d'avant 1850. Car, contrairement à ce qu'on pourrait penser, ce questionnement ne fut pas le résultat de la découverte de données nouvelles ou de l'élaboration d'un modèle mieux adapté à la pré-transition. Les données brutes sur les naissances, les mariages et les décès étant toujours les mêmes qu'autrefois, la remise en question se fit en apparence uniquement par la mise au point d'une autre façon de calculer qui, en plus de donner lieu à des taux plus bas, produisit des *faits nouveaux à interpréter* qui, par hasard, cadraient bien avec la nouvelle théorie à la mode. Henripin peut prétendre que Péron fut le seul responsable de ces nouveaux calculs mais celui-ci ne fut certainement pas l'unique créateur des perspectives qui contribuèrent à l'adoption de ce nouveau mode de mesure et des interprétations de son texte qui véhiculaient un message tout à fait différent de celui de ses premiers écrits sur la question. Il ne fait pas de doute qu'à l'origine de ce changement d'interprétation se trouvent, quoi qu'en dise Henripin, des perspectives théoriques et idéologiques différentes. D'ailleurs il est raisonnable de croire que les préoccupations relatives à la modernisation ont pu inciter Henripin et son collègue Péron à vouloir réviser des taux qui, vers 1954, ne faisaient pas problème mais qui avaient pu sembler de plus en plus déraisonnables par la suite. Je peux dire sans pour autant prêter le flanc à l'accusation d'avoir été trop imaginaire, que, vers 1965, je ne fus peut-être pas le seul à les juger excessifs.

Il faut se rappeler qu'en 1968, dans son livre *Tendances et facteurs...*, oeuvre à laquelle Péron n'avait pas collaboré, Henripin avait, en utilisant cependant la même façon de calculer qu'en 1954, fait une première retouche, assez mineure, doit-on dire, à ses taux qu'il commençait à considérer trop élevés. Notons aussi que c'était la première fois qu'il mentionnait explicitement la théorie de la transition démographique dont on sait les liens avec les idées de modernisation et qu'il connaissait,

di-il, depuis les bancs de l'université. Le synchronisme de ces deux gestes paraît d'autant plus significatif qu'en 1957, bien qu'il ait, dans un article, analysé la longue évolution, du XVII^e au XX^e siècle, qui aboutit au contrôle des naissances, il ne s'était aucunement référé à la théorie de la transition pas plus d'ailleurs qu'il n'avait exprimé des doutes au sujet de ses taux de 1954. C'est peut-être ce qu'il appelle dissocier la théorie des faits pour, de cette façon, échapper, pense-t-il, aux inévitables implications idéologiques des engagements théoriques!

J. Henripin prétend donc échapper à la théorie et se laisser guider uniquement par la substance vraie des faits. À cet égard, il déclare, en comparant sa démarche au météorologue: «Mais, ma foi, quand il m'est arrivé de faire des estimations de taux de natalité, ou de rapporter, sans esprit ou moyens critiques suffisants, les estimations des autres, je l'ai fait un peu comme un météorologue qui relève la quantité de pluie tombée». Je ne suis d'accord ni avec ce qu'il dit de sa démarche ni avec le fait qu'à vouloir échapper à la théorie on échappe nécessairement aux perspectives idéologiques. De ceci, je trouve la preuve évidente en scrutant la démarche qu'il a suivie lorsqu'il a mis au point ses taux de 1954.

Pas plus que G. Langlois n'avait posé un geste innocent et indifférent lorsqu'il avait pris à son compte les taux calculés par H. Bunle, J. Henripin ne s'est purement et simplement contenté de reproduire les estimations exorbitantes de ses prédécesseurs. Car, les taux proposés par ceux-ci, au niveau qu'ils atteignent et assortis qu'ils sont de leurs commentaires, bien loin d'être neutres, constituaient un ensemble de données construites à partir d'une perspective idéologique très lourde de sens. À cet égard, Henripin n'a pas vraiment procédé comme son météorologue qui se contente d'emmagasiner la pluie. Son attitude a été critique puisqu'il semble avoir fait ses propres moyennes et avoir remis en question certains aspects contestables de leur discours, notamment ceux relatifs à la salubrité du climat et au caractère bénin de la mortalité d'autrefois. Mais, chose tout aussi significative, il ne fit aucune difficulté quand à la substance du discours nationaliste et nataliste, pas même à propos des affirmations traditionnelles concernant le processus de sélection génétique auquel aurait été soumise à l'origine la population canadienne-française. En acceptant les données de Langlois et Bunle, il prenait en charge un ensemble de taux qui justifiaient dans l'après-conquête le déclenchement de la lutte pour la survivance nationale par la revanche des berceaux. C'est d'ailleurs aux justifications statistiques de ce mythe que, en 1968, Henripin et Péron s'en prirent en proposant une nouvelle façon de calculer les taux de la croissance naturelle. J'ai le sentiment que nous sommes assez loin du *météorologue* qui se contente d'enregistrer des faits à l'état brut sans parler du beau et du mauvais temps. J'ai aussi soutenu que les préoccupations, scientifiques ou autres, des maîtres parisiens de J. Henripin ne pouvaient qu'inciter le jeune chercheur de 1954 à miser sur les taux de natalité les plus élevés possibles. Je pense que j'ai raison. Bien sûr, tout cela peut paraître insolite, en tout cas, tellement éloigné de l'image qu'on se plaît à cultiver à propos de l'impassibilité du chercheur voué à la seule recherche de la vérité. Si celle-ci était la seule vraie, nos

problèmes économiques, sociaux et autres seraient vite solutionnés par le recours à la science. Point ne serait besoin de se rallier à des approximations et ne pas cesser de les remettre en question. Mais il faut bien se résigner à éprouver le poids du passé, à vivre dans le présent et à côtoyer l'insolite et le relatif. Pour revenir aux propos de Henripin, j'ai également le sentiment que la seconde revanche des berceaux dont il trouve le moyen de nous entretenir dans ses remarques, relève aussi, comme la première, de cet univers insolite dont il est ici question.